



COUPLES MIXTES L'AMOUR EN TOUTES DIFFÉRENCES

Ils s'aiment, vivent ensemble, partagent tout...

Tout, sauf leur origine et leur culture.

Comment parviennent-ils à sceller leur union tout en conservant leurs différences ?

Rencontre avec des couples Blanc-Beur que la mixité stimule et enrichit.

Ça commence comme une comédie romantique.

Justine, journaliste, se retrouve aux urgences avec une allergie carabinée. Le beau médecin réussit à la faire rire et les voilà quelque temps plus tard roucoulant dans un resto de sushis. Rien de plus banal pour des trentenaires bobos. Sauf qu'ils ont du mal à se faire servir. « Ça ne te gêne pas d'être avec un Arabe ? » demande le brillant Jalil. Justine ne voit pas où est le problème. Mais la vie quotidienne et les réactions de leurs familles respectives se chargent de leur rappeler leurs différences. Il ne supporte pas le jambon dans son frigo. Ses parents à elle, très gauche caviar, enchaînent les poncifs sur les Arabes. Sa mère à lui refuse de parler français devant elle. Caricatural ? « A peine », répond la réalisatrice Anne Depetrini, qui signe « Il reste du jambon ? » un film inspiré de sa vie de couple avec le comédien Ramzy (qui incarne le médecin). Onze ans de vie commune, deux enfants. Elle a eu le temps de réfléchir – et de rire – du sujet. « Quand on tombe amoureux,

IRINA ET SAMIR

« Il est très français sur la question de l'égalité homme-femme. »

Ils se sont rencontrés à la fac, en DEA de droit, il y a neuf ans. Un coup de foudre entre Irina, aujourd'hui 32 ans, la Russe hyper-diplômée, et Samir, 36 ans, le Français d'origine algérienne de la cité des 4 000 à La Courneuve. « Notre mixité se joue sur ce triptyque : ma culture slave, sa culture algérienne et notre culture française », raconte-t-elle. Elle est DRH pour L'Oréal, en mission à Kiev en ce moment, leurs deux fils y vont à l'école française, et il fait des allers-retours pour les rejoindre le plus souvent possible. « Il est très français sur la question de l'égalité homme-femme, dans sa virilité sans être macho, et très algérien dans son côté prévenant. » Elle l'admire pour être le premier d'une famille de dix enfants à avoir atteint bac+5, à avoir un beau poste (directeur prévention et sécurité et consultant), une belle maison. Elu PS à La Courneuve, engagé aux côtés de Génération écologie, il assume son ascension sociale : « Je ne veux pas que mes enfants vivent ce que j'ai vécu. » L'entrée d'Irina – enceinte avant d'être mariée – dans la famille de Samir n'a pas été simple, bien que des grands frères et grandes sœurs en couples mixtes aient ouvert la voix. De son côté à elle, ses propres parents avaient une mauvaise image des musulmans qui s'amusaient avec les filles slaves mais ne les épousent pas. Mais « aujourd'hui, cette mixité est une richesse ».



COUPLES MIXTES

SABRINA ET VINCENT

« Le père de Sabrina pensait que ça ne pouvait pas marcher avec un Français. »

Ils se retrouvent souvent pour dîner aux Enfants terribles, un restau bobo parisien où le foie gras est halal. Histoire de partager leur goût pour la cuisine française. Il dirige son propre atelier de création graphique, elle est coloriste dans un salon huppé des Champs-Élysées. A leurs yeux, leur rencontre va de soi. Vincent crédite sa grand-mère bretonne de lui avoir donné envie de voyager. Il a visité le désert algérien avant Sabrina, qui a grandi en Seine-Saint-Denis. Quant à Sabrina, elle sort de son arbre généalogique une grand-mère sarthoise qui a épousé un Algérien kabyle. « Ma mère a choisi un Algérien, raconte Sabrina. A la maison, c'était : pas de porc, pas d'alcool, pas de sorties. Mais j'ai travaillé très jeune et ils n'y ont pas mis de barrière. » Jusqu'au mariage, il y a un an et demi, le père de Sabrina a refusé de rencontrer Vincent. « Il pensait que ça ne pouvait pas marcher avec un Français, mais, quand on s'est mariés, il m'a pris au sérieux », explique-t-il. Un couple mixte, eux ? « C'est trop réducteur. On se sent surtout comme un couple normal. »

on ne s'attend pas à se disputer pour une tranche de jambon », confie-t-elle. D'où le titre du film...

Impossible de savoir combien de couples en France pourraient se reconnaître dans celui de Justine et Jalil. Pour la bonne raison que, selon les statisticiens, « couple mixte » veut dire « de nationalités différentes ». Or on parle plutôt ici de couples franco-français, dont l'un est d'origine maghrébine. La visibilité de Jamel Debbouze et Melissa Theuriau, de Roschdy Zem et sa femme Nicole, de Rachida Brakni et Eric Cantona, de Farida Khelfa et Henri Seydoux donne l'impression qu'ils sont de plus en plus nombreux, grâce à une certaine réussite sociale. Vrai ou faux ? « Ce qui est certain, répond la sociologue Béate Collet, maître de conférences à la Sorbonne et spécialiste de la mixité conjugale, c'est que plus les enfants descendant de parents immigrés font des études longues, plus la probabilité de rencontrer quelqu'un de la culture majoritaire est élevée. » Quand on fréquente les mêmes écoles, évolue dans les mêmes milieux, choisit les mêmes métiers, la rencontre amoureuse est plus facile. Et envisageable. « Ces couples fonctionnent comme les autres : sur des affinités, poursuit la sociologue. A défaut de points communs culturels ou religieux, ils en trouvent d'autres. »

Comme Anne Depetrini et Ramzy, qui partagent le goût de la comédie, ces couples ont su développer une vraie complicité. Helmi et Laurence, par exemple, fréquentent les mêmes cercles de la nuit parisienne. Il est photographe, elle est dans la pub. Ils partagent le même sens de la famille et les mêmes codes sociaux. Pourtant, il a été élevé par une mère célibataire d'origine tunisienne, alors que Laurence vient d'une famille juive du Marais. « C'est Helmi le bourgeois », ironise Laurence. Il explique : « Ma mère a choisi de faire des ménages dans les beaux quartiers pour que je grandisse dans un milieu social élevé. Du coup, je me sens à l'aise partout. La seule vraie différence entre nous, c'est notre religion. » Musulman non pratiquant, il fait quand même le ramadan. Laurence l'oblige à l'embrasser quand elle vient de manger du jambon (pour elle, cette interdiction ancestrale n'a plus lieu d'être). « Nous avons des identités à

la fois très proches et très différentes, explique-t-elle, et aucun de nous ne veut perdre la sienne. »

Ces affinités sont parfois telles que les couples ne se reconnaissent pas dans le qualificatif « mixte ». C'est le cas de Tassadit et Frédéric, 41 ans, tous deux universitaires en informatique, elle maître de conférences et lui professeur. « Mixte, comme un homme et une femme ? » ironise Frédéric. « Mes parents étaient algériens, mais je suis née en France, ajoute Tassadit, ça aplanit beaucoup de choses. » Et pourtant, elle a dû passer par une rupture douloureuse avec ses parents pour pouvoir vivre cette vie-là. « En tant que fille, je n'avais pas le droit de faire ce que je voulais. Quand j'ai fait ma demande de nationalité française, mon père a vécu cela comme une trahison. Je voulais faire des études. Un matin, je suis partie. J'ai coupé les ponts. C'était une question de survie. » Elle a eu des histoires avec des hommes d'origine algérienne. Mais c'est de Frédéric qu'elle est tombée amoureuse. A leurs deux enfants, elle a donné des prénoms kabyles et ne sert pas de jambon. « Parce que c'est tout ce qu'il me reste de ma culture. »

Elle n'est pas la seule à avoir dû s'éloigner de sa famille pour s'autoriser à aimer ailleurs. « A cause du statut de la femme dans la religion musulmane, les filles sont obligées de marquer une rupture plus flagrante que les garçons », note la sociologue. Ce n'est donc pas un hasard si Karima, à 37 ans, a eu un coup de foudre pour Pierre-Vincent. « Avant, je n'aurais pas été prête à vivre cet amour-là », raconte cette psychologue élevée dans une maison où l'on parlait kabyle. Très tôt, pourtant, elle a refusé de se marier. « Peut-être parce que j'ai vu mes quatre sœurs aînées se marier selon la tradition. Je faisais des études, c'était facile de dire à mes parents de me laisser tranquille. Mais à 25 ans, quand j'ai quitté leur foyer, ma mère m'a menacée de ne plus me voir. » Alors, vivre avec un Français, personne n'aurait imaginé qu'ils l'acceptent. « Après notre rencontre, très vite, je me

COUPLES MIXTES



AÏCHA ET PASCAL

« Grâce à mon fils, qui m'a demandé de l'emmener en Algérie, je me suis réconciliée avec mes racines. »

Ils se sont rencontrés il y a quinze ans dans une troupe de comédiens et musiciens. « Elle avait très envie de se battre pour s'imposer », se souvient Pascal. Elle travaille aujourd'hui dans une banque immobilière, lui est cadre commercial. Tous deux sont d'origine modeste, à la différence qu'Aïcha est arrivée toute petite d'Algérie.

« A 18 ans, je n'avais pas une grande liberté, j'ai voulu m'émanciper, raconte-t-elle. Mon père est très ancré dans les valeurs de l'islam, mais ma mère m'a poussée à réussir mon intégration. » Pour autant, cela n'a pas été simple.

« Le père et le frère de Pascal n'ont jamais accepté qu'il vive avec une Arabe », résume-t-elle sans détours.

Remarques racistes, vexations. « Elle a mieux supporté que moi, elle ne voulait pas que je rompe avec eux », raconte Pascal. Mais le jour où son père a refusé d'embrasser leur fils, il a coupé les ponts. De son côté, Pascal trouve parfois pesante l'omniprésence de sa famille à elle. « Grâce à mon fils, qui m'a demandé de l'emmener en Algérie, je me suis réconciliée avec mes racines », souligne-t-elle.

Leur fils a 14 ans. Il veut lire le Coran, ne veut plus manger de porc. « Il est encore trop jeune, mais plus tard je ne l'empêcherai pas, assure Pascal. C'est aussi sa culture. »

suis demandé si je serais obligé de me convertir, de ne plus boire d'alcool, de me faire couper le zizi... », se souvient Pierre-Vincent, chargé de communication et passionné de musique arabe. Quand Karima est tombée enceinte, ils se sont mariés. Pour elle, c'était important. Ses parents, alors en Algérie, n'ont pas assisté au mariage. C'est seulement ensuite qu'elle leur a annoncé qu'elle attendait un bébé. Et qu'ils ont accueilli Pierre-Vincent à bras ouverts.

C'est souvent le regard extérieur, plus que leurs différences au quotidien, qui renvoie ces couples à leur mixité. Le regard des familles et des amis qui réagissent avec des idées préconçues sur « l'Arabe » ou « le Français ». « Elle est arabe, mais elle est maîtresse de conférences », a entendu Tassadit du côté de sa belle-famille française. On n'est pas loin des parents gauche caviar d'Anne Depetrini, qui lui ont demandé : « Et s'il te demande de te voiler ? » « Mes parents sont très ouverts, mais voir un Arabe dans "Le Nouvel Obs" et dans son salon, ce n'est pas la même chose », justifie-t-elle, puis forçant le trait : « Moi-même, en rencontrant Ramzy, j'ai réalisé que les Arabes ne font pas que construire des bombes dans leur cuisine, ils font aussi rire ! » « On a tous en nous un fond de racisme qui ne s'efface que dans la rencontre avec l'autre », souligne Pierre-Vincent.

Quand cette rencontre est possible. Car elle est parfois parasitée par la communauté maghrébine qui place les parents dans une position délicate : ils sont venus en France, mais doivent montrer qu'ils ont bien élevé leurs enfants. Attitude qui peut engendrer un sentiment de trahison chez celui qui choisit un conjoint « français ». « C'est compliqué pour les hommes comme Ramzy, analyse Anne Depetrini. Il a un pied dans la culture occidentale bourgeoise et l'autre pied à Nanterre, dans la culture algérienne. Le seul lien avec les parents, c'est la tradition, la religion : ces hommes se sentent redevables de leurs parents, ils veulent leur montrer qu'ils ne renient pas leur identité. Quitte à adopter des attitudes dans leur famille qui nous exaspèrent parce qu'elles ne correspondent pas à l'homme qu'on aime. » Dans son film, le brillant médecin va jusqu'à bannir une de ses sœurs...

Au cœur du couple, pourtant, le quotidien n'est pas si compliqué. Malgré quelques ajustements nécessaires. « L'un

n'est pas soluble dans l'autre », aime à souligner Anne Depetrini. Leçon tirée de sa propre expérience : « Au début de notre histoire, j'essayais de lui faire plaisir, je voulais tellement montrer que j'étais open que j'en rajoutais. Par exemple, je ne mangeais pas devant lui pendant le ramadan. Jusqu'à ce que je me rende compte qu'il m'en demandait toujours plus ! » A force d'entendre Ramzy protester contre son jambon, elle a fini « par avoir toujours un paquet de Fleury Michon à dégainer ». Il refuse d'en donner à ses filles. Mais il a accepté qu'elle baptise leurs deux filles Ella et Ava, « pour qu'elles puissent se marier à l'église si elles le souhaitent ».

Tout repose sur la négociation, en particulier quand l'enfant paraît. Le choix du prénom, la circoncision... Chaque couple mixte a son propre point de friction. Parce qu'il ne s'agit plus seulement de garder son identité au sein du couple. Mais de « marquer les enfants du sceau visible de leurs appartenances familiales ou culturelles respectives », souligne la sociologue Gabrielle Varro. Un exemple : « Je ne voulais pas que mon fils soit stigmatisé par son nom arabe, alors nous avons choisi un prénom grec : ni arabe ni français, mais avec des sonorités arabisantes, Yanis, raconte Alicia, mariée avec Idriss depuis quatorze ans. Je suis verte, parce que plein de couples mixtes ont choisi le même prénom ! » De son côté, Idriss souhaiterait qu'il soit circoncis. « Notre fils a 9 ans, neuf ans que nous essayons de ne pas nous friter sur le sujet. » La chance de ces couples, attachés à leur culture, mais éduqués et sur la même longueur d'onde : « Ils peuvent réfléchir sur leur culture, dialoguer et négocier », souligne Béatrice Collet. Un atout pour durer.

ISABELLE DURIEZ